Méthode d'Olympe

Traité du Libre Arbitre.



Traduction par
A. Vaillant
publiée dans la Patrologie Orientale
Tome XXII
1930

Numérisation et introduction par
Albocicade
2017

Introduction



En Lycie, à la fin du III° siècle vivait l'évêque Méthodios. Etait-il d'Olympe[1] – ainsi qu'on le désigne communément en Occident, ou de Patare[2] comme on le connaît en Orient ? Cela importe au final assez p)eu pour lire ses oeuvres, ou du moins ce qu'il en reste. Car de fait, si plusieurs de ses oeuvres sont parvenues jusqu'à nous, que ce soit en grec ou via la traduction slave, ce ne sont pas des autobiographies et les données le concernant sont des plus maigres.
Même les informations sur sa mort, en martyr, sont contradictoires[3]. Cela n'a rien pour surprendre, et il est sans doute possible de la situer durant la persécution de Dioclétien. Méthode a ainsi probablement subi le martyre entre 309 et 311.

De ses oeuvres, seul le "Banquet des dix vierges" [4] a survécu intégralement en grec. Pour les autres, il faut recourir, pour compléter ce qui a été conservé en grec, aux anciennes traductions slavonnes ou arméniennes.
C'est le cas pour le "Traité du libre-arbitre" (Περὶ τοῦ αὐτεξουσίου) : près des trois quarts du texte grec existe. Aussi, une question s'est posée : fallait-il traduire les parties existantes en grec et compléter le manquant par le slavon ? Fallait-il traduire le texte slavon, quitte à indiquer où il diffère du texte grec ? A. Vaillant, *professeur à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes*, a procédé d'une manière encore différente pour donner sa traduction française : ayant comparé les parties conservées en grec avec les passages correspondants de la traduction slavonne, il a pu constater que nombre d'obscurité du textes slave provenaient du fait que cette traduction était un calque très littéral voire servile du modèle grec. Partant de ce constat, il a procédé à une rétroversion de ce slavon bourré de constructions grecques vers le grec de l'ensemble du Traité puis, sur ce texte restitué, a établi sa propre traduction française.
C'est donc la traduction de Vaillant que nous présentons ici[5], débarrassée des innombrables notes philologiques – indispensables dans son édition multilingue, inutiles ici – et des autres indications liées à la traduction : on ne trouvera ici qu'une traduction simple, tout au plus agrémentée de quelques notes.
Le traité se présente comme un dialogue entre un "orthodoxe" et un "hétérodoxe", que la tradition considère comme un Valentinien. Un second "hétérodoxe" intervient aussi, comme

---

[1] Comme le dit Jérôme, mais aussi l'historien Socrate (HE VI.13)
[2] Affirmation qui provient d'un texte de Léonce de Byzance (De sectis, 3. PG, 86, 1213 A). De son côté Jérôme, (De viri illustribus, 83) le fait évêque de Tyr.
[3] Jérôme hésite entre la persécution de Dèce et celle de Dioclétien.
[4] SC n° 95
[5] Il en existe une autre, à peine antérieure, réalisée par l'abbé Farges "*Méthode d'Olympe. Du libre arbitre. Traduction précédée d'une Introduction sur les questions de l'origine du monde, du libre arbitre et du problème du mal dans la pensée grecque, judaïque et chrétienne avant Méthode*. Paris: Beauchesne (1929).

pour donner un peu de relief à ce qui s'apparente plus à un long monologue, pour ne pas dire un exposé fait devant un auditoire acquis d'avance.
Pour autant, malgré quelques longueurs, les arguments ne sont pas sans valeur et le texte n'est pas lassant. On y trouve même quelque surprise plaisante, comme l'anecdote de la "fausse prescription médicale" qui a connue une certaine postérité chez des auteurs chrétiens de langue arabe.
Faute de mieux, j'ai découpé arbitrairement ce Traité en huit parties correspondant approximativement au plan.

I. Préambule
II. Exposé de la thèse à étudier : coexistence de l'ordre et du désordre, le problème du mal et le rapport à Dieu
III. Enoncé de la méthode
IV. De Dieu et de la matière.
V. Dieu, le bien et le mal
VI. Le diable, créature de Dieu
VII. De nouveau, la matière
VIII. Péroraison finale

On ne cherchera pas ici une édition scientifique de ce texte, le seul but poursuivi a été de rendre facilement accessible un ouvrage qui dormait sous trop de poussière.
Sans doute reste-t-il des coquilles dans le texte : que le lecteur, bienveillant, ne m'en tienne pas rigueur, mais que plutôt il considère que j'ai pris sur mon repos pour lui préparer ce document : les relectures sont souvent occupations nocturnes, après que soit achevée la journée de labeur.
Si toutefois la médiocrité du travail l'irrite, qu'il fasse mieux : je ne le lui en ferais pas reproche.

Traité du libre-arbitre

(Περὶ τοῦ αὐτεξουσίου)

de

Méthode d'Olympe

I. Préambule

Le vieillard d'Ithaque[6], selon la fable païenne, à qui sa passion effrénée du chant faisait désirer d'entendre les Sirènes, voguait captif vers la Sicile et bouchait les oreilles de ses compagnons ; non qu'il enviât à ceux-ci l'audition de ce chant, non qu'il aimât lui-même se couvrir de chaînes, mais parce que la fin du chant des Sirènes était pour ceux qui l'écoutaient la mort : voilà ce qu'étaient les Sirènes chanteuses des païens.

Pour moi, ce n'est pas d'un tel chant que je me fais l'auditeur, et je n'ai pas envie d'entendre chanter sur les tombes des hommes les Sirènes, dont le silence vaut mieux pour les hommes que la voix. C'est à l'audition d'une voix divine que je fais vœu de me complaire, voix que je peux entendre souvent sans cesser de vouloir l'écouter, non pas vaincu par une passion désordonnée du chant, mais m'instruisant des mystères divins et attendant comme fin, non la mort, mais le salut éternel. Car ce chant n'est pas celui des Sirènes païennes porteuses de mort, mais c'est celui d'un chœur divin de prophètes[7], pour lesquels on n'a pas à boucher les oreilles de ses compagnons ni à s'imposer à soi-même des chaînes, dans la crainte du châtiment qui suivra l'audition.

Avec les Sirènes, leur auditeur perd la vie en même temps que finit leur chant ; avec eux, celui qui ne cesse de les écouter jouira de la vie meilleure, guidé par l'Esprit saint.

Que tous viennent donc écouter le chant divin, sans crainte aucune. On ne trouve pas chez nous les Sirènes de Sicile, ni les liens d'Ulysse, ni la cire coulée dans des oreilles humaines, mais le relâchement complet de tous liens et la délivrance de l'ouie chez tous ceux qui s'approchent. Qu'ils viennent, car c'est là le chant qu'il convient d'écouter, ce sont les chanteurs que je veux qu'on s'engage à pratiquer. Et si l'on désire entendre également le chœur des apôtres, on rencontrera dans leur chant le même accord. Car les prophètes ont chanté à l'avance, par voie mystique, l'économie des choses divines, et le chant des apôtres est l'interprétation du sens mystique de leurs paroles annonciatrices. O l'harmonieux accord composé par l'Esprit saint ! O le chœur admirable de ceux qui chantent les mystères ! A leur chant, je fais vœu de joindre le mien.

Chantons donc, nous aussi, le même chant, et élevons notre hymne vers le Père très saint, en célébrant selon l'Esprit, Jésus qui est dans son sein.[8]

Ne fuis pas, homme, l'hymne spirituelle, et ne te refuse pas à écouter. Notre chant ne donne pas la mort, il enseigne le salut. Quant à moi, je crois déjà jouir des biens suprêmes en m'entretenant de ces questions, surtout quand j'ai devant moi un tel parterre fleuri , je veux

---

[6] Ulysse. L'épisode auquel Méthode fait allusion se trouve au chant XII de l'odyssée. Les sirènes – mi-femmes, mi-oiseau – se tenant au Détroit de Messine fascinent les marins par leur chant de sorte que ceux-ci, oublieux de la difficulté de la manœuvre, laissent leur navire se briser sur les récifs, les marins naufragés étant ensuite dévorés par les sirènes.

[7] C'est une constante des écrits des trois premiers siècles de présenter le christianisme comme ayant sa source dans la plus haute antiquité : la nouveauté est toujours suspecte. Voir à ce propos les "Lettres à Autolycus" de St Théophile d'Antioche.

[8] Nous avons ici la seule allusion trinitaire de toute l'oeuvre.

dire l'assemblée que vous formez, vous qui tout ensemble écoutez et chantez avec moi les mystères divins.
Avec vous, c'est aussi sans crainte que je parle, parce que vous me prêtez des oreilles pures de toute envie. Vous n'imitez pas la jalousie de Caïn, vous ne persécutez pas votre frère sur le modèle d'Ésaü, vous n'approuvez pas les frères de Joseph de l'avoir haï pour les paroles qu'il prononçait : tous ces mauvais sentiments sont loin de vous, attendu que chacun d'entre nous ne se considère que comme le porte-parole de son voisin ; et c'est pourquoi il n'y a pas en vous d'envie méchante, accoutumés que vous êtes à suppléer aux imperfections de votre frère.
O le bel auditoire, l'auguste banquet, la riche nourriture spirituelle ! C'est dans une telle société que je fis vœu, avec raison, de toujours vivre.[9]

II. Exposé de la thèse à étudier : coexistence de l'ordre et du désordre, le problème du mal et le rapport à Dieu

A- Ordre

Premier hétérodoxe : Hier, mon ami, comme je me promenais au soir sur le bord de la mer et que je la considérais avec quelque attention, j'étais spectateur d'une sorte de jeu démesuré d'une puissance divine et de l'industrie d'une science habile, si du moins le terme d'industrie convient ici.
En effet, ce que décrivent les vers d'Homère :
"*Comme deux vents soulèvent la mer poissonneuse, le Borée et le Zéphyre, qui soufflent de Thrace, venus à l'improviste ; et aussitôt un flot sombre s'amoncelle, et il répand hors de la mer des algues en abondance*" [10]
c'est vraiment ce qui s'est produit hier. Car je voyais des vagues pareilles aux cimes des montagnes, et qui, comme dit le poète, atteignaient jusqu'au ciel. Si bien que je n'attendais rien d'autre que de voir la terre entière submergée, et je me forgeais en esprit un lieu de refuge, et je cherchais l'arche de Noé.[11] Mais je me trompais : à peine en effet la mer s'était-elle enflée qu'elle se résolvait et rentrait en elle-même, sans franchir les limites de son domaine propre, arrêtée, pour ainsi dire, par quelque commandement divin redoutable. Et de même que souvent un serviteur, contraint par son maître à accomplir malgré lui quelque action, obéit par crainte à l'ordre donné, et n'ose pas exprimer ce qu'il éprouve à agir contre son gré, mais gronde en lui-même, rempli d'une sorte de rage, de même aussi je croyais voir que la mer, comme furieuse et renfermant en elle-même sa colère, s'était imposé quelque retenue pour ne pas manifester à son maître sa fureur.

En considérant ce spectacle, je me mettais à observer le ciel, et je voulais mesurer en esprit sa sphère : où commence son axe et où se termine-t-il, me demandais-je, quel est son mouvement, si c'est le mouvement de translation, c'est-à-dire d'un lieu à un autre, ou le mouvement circulaire, et comment a-t-elle son centre fixe. Mais le soleil aussi appelait mes recherches : quel est son mode de position dans le ciel, quelle est la révolution de sa course, et quels sont ses déplacements progressifs sur l'écliptique ; même en se déplaçant ainsi, il ne s'écarte pas de sa route, mais lui aussi obéit, on peut dire, à la consigne d'un supérieur, et il brille chez nous dans le temps qu'il lui est permis de le faire, puis il s'en va comme s'il était rappelé.

---

[9] La fin de cet exorde laisse à penser que ce texte a été prêché dans une église – ou du moins, devant un parterre de chrétiens. Cependant, la liaison avec la suite, de forme dialoguée, est plutôt lâche.
[10] Illiade, livre IX
[11] On notera, à l'allusion à Noé, que cet interlocuteur – quoique hétérodoxe – est "chrétien".

Et tandis que j'examinais ces questions, je voyais le soleil cesser de luire, la lumière du jour faire défaut, l'obscurité arriver aussitôt et la lune succéder au soleil : petite d'abord à son lever, elle présentait ensuite, à mesure qu'elle avançait dans sa course, un aspect agrandi. Je continuais mon enquête en l'étendant à la lune, je recherchais la cause de sa diminution et de son accroissement, et je constatais qu'elle aussi observe le cycle régulier des jours. J'en venais dès lors à croire à l'existence d'une sorte d'économie divine et de forces supérieures qui maintiennent l'univers, d'une puissance que nous pourrions appeler Dieu. Et alors je me mettais à louer le Démiurge[12], en voyant la terre solidement fixée, la variété des espèces animales et les floraisons diverses des plantes.

Ma pensée ne s'arrêtait pas à ces seules questions : j'entreprenais maintenant de chercher le principe de la constitution de cet univers, s'il tire son origine de quelque chose qui coexistait éternellement à Dieu ou bien de Dieu seul, sans rien de coexistant à lui. En effet, que Dieu l'ait créé du néant, c'est une hypothèse qu'il ne me semblait pas même à propos de discuter, car elle est jugée complètement invraisemblable par la plupart des philosophes : c'est une loi que rien ne vient de rien. Et pourtant il me paraissait également vrai d'admettre que rien ne coexistait éternellement à Dieu de différent de lui, et que les choses existantes tirent de Dieu seul leur origine : cette conviction m'était en quelque sorte imposée par l'ordre des parties de l'univers et leur heureuse disposition naturelle.

B – Désordre

Assez satisfait de cette façon de voir, je rentrais chez moi. Le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, je voyais sur ma route deux êtres de même race, c'est de deux hommes qu'il s'agit, qui se querellaient et s'invectivaient mutuellement ; puis un autre qui s'efforçait de détrousser son prochain. En voici d'autres maintenant qui s'engageaient dans des entreprises plus terribles encore. L'un dépouillait un mort et rendait au jour le cadavre déjà caché dans la terre, et il outrageait ce corps, image du sien, en l'abandonnant aux chiens comme pâture. Un autre tirait son épée et marchait contre un homme, son semblable. Celui-ci cherchait son salut dans la fuite, mais son adversaire ne cessait pas de le poursuivre et refusait de dominer sa fureur. Bref, il s'avançait sur lui et aussitôt brandissait son épée. Le malheureux se mettait à implorer cet ennemi qui était son semblable, il tendait vers lui des mains suppliantes, et il consentait à donner ses vêtements, en ne demandant que d'avoir la vie sauve. Mais l'autre, sans refréner en rien sa fureur, sans pitié pour son prochain, ne voulant pas reconnaître en lui sa propre image, commençait comme une bête sauvage à déchirer sa proie avec l'épée, et déjà il la faisait mordre dans ce corps pareil au sien : tel était l'excès de sa rage. Et l'on pouvait voir la victime qui gisait déjà sur le sol, et l'assassin qui maintenant détroussait son cadavre, et qui ne recouvrait pas même de terre le corps nu de celui qu'il avait dépouillé de ses vêtements.

Puis un autre homme encore se présentait, qui voulait faire violence à la femme de son prochain, cherchant à dérober à autrui ses droits conjugaux, à entraîner cette femme dans une couche illégitime et à priver le mari légal d'une paternité authentique. Dès lors je commençais à faire foi même aux tragédies, et j'acceptais, de croire que le repas de Thyeste[13] avait

[12] Comme le terme "Démiurge" est vieilli, rappelons qu'il désigne la divinité qui façonne le monde. Dans la bouche d'un chrétien, c'est Dieu.
[13] Dans un récit mythologique, Atrée, épouse de Thyeste, roi de Mycènes, fait manger à son mari (sans le lui dire d'abord) les enfants que ce dernier a eu d'une liaison adultérine avec sa belle-soeur.

réellement eu lieu, et de ne pas douter des désirs incestueux d'Oenomaus[14] ni de la dispute à main armée des frères ennemis.

C- Le mal et le rapport à Dieu

Témoin de tant de crimes, j'entreprenais d'en chercher l'origine : je me demandais quel est leur principe moteur, quel être a inventé tout ce mal chez les hommes, où ils en ont fait la découverte et qui le leur a enseigné. Lui donner Dieu comme créateur, je ne me sentais pas l'audace de le faire, encore moins d'admettre qu'il a en Dieu sa substance ou sa réalisation. Comment en effet concevoir de Dieu ces idées ? Il est bon, il est l'auteur du bien, il n'a avec le mal aucune attache ; au contraire, il ne peut par sa nature aimer rien de ce qui ressemble au mal, il interdit de le faire naître, il rejette ceux qui s'y complaisent et accueille ceux qui le fuient. Et comment ne serait-il pas absurde de faire de Dieu le créateur du mal, lui qui le réprouve ? Il ne voudrait pas qu'on l'empêchât d'être, s'il en était lui-même originairement l'auteur : car il veut de ceux qui viennent à lui qu'ils soient ses imitateurs. Il me parut donc déraisonnable de rapporter le mal à Dieu, soit en tant qu'issu de son essence, soit — si toutefois on doit concéder que quelque chose puisse naître de rien — en disant que Dieu créateur a créé aussi le mal. Car celui qui l'aurait fait sortir du néant ne l'y ferait pas rentrer dans la suite. Ou sinon, il faut admettre qu'il y a eu un temps où Dieu se complaisait dans le mal, tandis qu'il ne s'y complaît plus maintenant : hypothèse qu'il me paraît impossible de formuler à propos de Dieu, ce changement qu'on lui attribuerait étant contraire à sa nature.

Pour ces raisons, je crus devoir admettre que quelque chose coexistait à Dieu, ce qu'on nomme la matière, dont son art savant a fait l'univers en en séparant les éléments et en l'ordonnant d'une façon heureuse : c'est de cette matière que le mal doit tirer son origine. Sans qualités et sans forme, et en outre agitée d'un mouvement désordonné, elle réclamait l'industrie de Dieu.
Il ne s'y refusa pas et voulut bien ne pas l'abandonner éternellement à cette agitation confuse : il entreprit de la façonner et se proposa d'en séparer les bons éléments des éléments mauvais. Il modela donc de cette façon toutes les parties de la matière qu'il était séant à un Dieu de modeler. Quant aux parties qui en constituaient pour ainsi dire la lie, il les laissa dans leur état primitif, comme impropres à être travaillées et indignes de lui : voilà, à mon avis, la source d'où le mal afflue dans l'humanité.

Telle est l'opinion que j'ai cru juste d'adopter. Mais toi, mon ami, si tu juges que mon raisonnement pèche sur quelque point, reprends l'argumentation. J'ai grand désir en effet d'entendre traiter cette question.

III. Enoncé de la méthode

L'orthodoxe : J'approuve ton zèle, mon ami, et loue ton amour de la discussion philosophique ; et que tu aies admis, dans ton explication de l'univers, l'existence d'une substance primitive que Dieu aurait ordonnée pour faire le monde, je ne saurais t'en blâmer tout à fait. Il est bien vrai que le fait de la production du mal a amené la plupart des philosophes à la même théorie. En effet, avant toi et avant moi, bien des hommes compétents

[14] Comme le note Vaillant, le texte de ce passage est altéré dans les manuscrits. S'il s'agit d'inceste, l'histoire d'Oenomaus, roi de Pise en Elide, n'en a pas trace, et il faudrait suppléer par Oedipe. Par contre l'oracle ayant annoncé à Oenomaus que son gendre le tuerait, le roi proposa le défi suivant aux prétendants : celui qui le battrait à la course de char remporterait la main de sa fille, mais si le prétendant était vaincu à la course, il serait en outre mis à mort.

ont traité cette question on ne peut plus à fond. Et les uns ont adopté la même façon de voir que toi, les autres au contraire ont déclaré Dieu créateur du mal, parce qu'ils n'osaient pas poser l'existence d'une substance coéternelle à lui, de même que les premiers ont voulu admettre la matière coéternelle à Dieu parce qu'ils n'osaient pas faire de Dieu l'auteur du mal : pour les uns comme pour les autres, ce fut une conséquence, tirée à tort par ignorance du vrai, de la crainte de calomnier la divinité. Il y en a d'autres qui ont récusé radicalement toute recherche sur ce sujet, estimant qu'une telle étude n'aboutissait à rien. Mais pour moi, notre amitié m'interdit — tout est commun entre amis — de refuser la discussion du problème, et surtout quand tu me déclares en quelles dispositions tu l'abordes : tu n'es pas dominé par une opinion préconçue, même si tes réflexions t'ont amené à la théorie que tu m'as exposée, et tu m'assures avoir le ferme désir de connaître la vérité. Aussi c'est bien volontiers que je vais entreprendre à mon tour la discussion de la question. Et je désire que ce camarade qui est avec toi assiste lui aussi à notre débat : car il paraît bien avoir à peu près les mêmes idées que toi sur le sujet. Je veux donc que mon argumentation s'adresse à vous deux à la fois : la critique que je ferai de la thèse que tu as adoptée vaudra également pour lui. Eh bien, si tu es vraiment d'avis qu'une méthode prudente s'impose à qui cherche les solutions justes, je te demande de répondre à chacune des questions que je te poserai : c'est le bon moyen pour que toi tu apprennes à connaître la vérité, et que moi je ne perde pas mon temps en acceptant la discussion avec toi.

Premier hétérodoxe : Je suis prêt à me soumettre à cette méthode, et pour cela je te prie de t'appliquer de toutes tes forces à me poser les questions qui doivent m'aider à trouver la bonne solution. Car le but que je me propose n'est pas de remporter une victoire mal acquise, mais de bien acquérir la connaissance de la vérité. Prends donc maintenant la parole.

IV. De Dieu et de la matière.

L'orthodoxe : Qu'il ne puisse pas exister deux increéés à la fois, je pense que tu ne l'ignores pas toi-même, bien que tu aies visiblement introduit ce postulat dans ton raisonnement. Car il faut, de toute nécessité, dire de deux choses l'une : qu'entre Dieu et la matière il y a séparation, ou bien indivision. Or si l'on se prononce pour l'union, on affirme que l'increé est un : chacun d'eux sera partie du tout de l'autre, et étant mutuellement parties d'un même tout, ils ne constitueront pas deux increéés, mais un seul, composé de parties diverses. Le corps de l'homme est aussi formé de membres différents, et nous ne morcelons pas la créature humaine en plusieurs êtres ; si nous disons au contraire, comme la raison l'exige, que l'homme est un être unique que Dieu a créé composé de plusieurs parties, il faut également, si Dieu n'est pas séparé de la matière, dire qu'il n'y a qu'un increé.

Mais si l'on prononce que Dieu est séparé de la matière, il faut qu'il y ait quelque être dans l'intervalle qui marque leur séparation. On ne peut pas en effet observer qu'une chose est distante d'une autre en dehors de l'existence d'un troisième élément qui fasse mesurer cette distance entre les deux choses. Et ce n'est pas la seule conclusion à laquelle aboutisse l'argument : son développement est illimité. Car le raisonnement que nous avons appliqué aux deux increéés vaudra également, de toute nécessité, pour le cas où on admet trois increéés. Je demanderai alors si ces trois êtres sont séparés les uns des autres, ou bien si chacun d'eux est uni à un autre. Et si l'on veut qu'ils soient unis, on s'entendra opposer le même raisonnement que dans le premier cas ; si au contraire on les fait séparés, on n'échappera pas à l'obligation de supposer l'existence de l'élément de séparation.

Mais, dira-t-on, il y a encore une troisième thèse possible, qui fournit une solution convenable au problème des deux incréés : on peut prétendre qu'entre Dieu et la matière il n'y avait ni séparation, ni non plus union comme entre les parties d'un tout, et que Dieu était dans la matière conçue comme lieu, ou bien encore que la matière était en Dieu. Voyons ce qui s'ensuivra. Si nous disons que la matière ôtait le lieu de Dieu, il faut dire nécessairement du même coup que Dieu était limité par un contenant et qu'il était circonscrit par la matière. D'autre part, il devait être agité comme elle d'un mouvement désordonné, sans connaître l'immobilité ni la permanence, puisque son contenant se mouvait tantôt d'un côté tantôt de l'autre. En outre, nous voilà forcés également d'admettre que Dieu a séjourné dans un milieu bien inférieur : s'il est vrai que la matière était primitivement confuse et qu'il l'a ordonnée dans l'intention de l'amener à un état meilleur, il y a eu un temps où Dieu s'est trouvé au sein de la confusion. J'aurais encore le droit de demander si Dieu occupait tout le lieu de la matière ou s'il n'en occupait qu'une partie. Si l'on veut qu'il n'en ait occupé qu'une partie, on affirme le plus catégoriquement du monde qu'il est moindre que la matière, puisqu'il tenait tout entier dans une de ses parties. Mais si l'on prétend qu'il occupait toute la matière et qu'il se répandait dans toute son étendue, qu'on explique alors comment il a bien pu l'ordonner. Il faut admettre, ou que Dieu se contractait et qu'après cette contraction il ordonnait la partie d'où il s'était retiré, ou bien que, faute d'avoir la place de reculer, il exerçait sur lui-même en même temps que sur la matière son activité d'ordonnateur.

Si l'on dit que c'est la matière qui était en Dieu, il faut également examiner les deux façons de l'entendre : prétend-on que Dieu était discontinu et que la matière était en lui comme sont les espèces animales dans l'air, qui s'écarte et se partage pour recevoir ce qui naît en son sein, ou bien que la matière était en Dieu comme dans un lieu, c'est-à-dire comme l'eau dans la terre ? Si nous répondons : comme les animaux dans l'air, il faut nécessairement dire que Dieu était divisé. Si nous répondons : comme l'eau dans la terre, puisque la matière était dans le désordre et la confusion, et qu'en outre elle portait en elle le mal, nous sommes forcés de dire de Dieu qu'il était le lieu de la confusion et du mal. Affirmation qui me paraît peu respectueuse à l'égard de la divinité, et plus encore périlleuse pour le raisonnement : vous postulez en effet l'existence de la matière pour échapper à l'obligation de faire de Dieu l'auteur du mal, et voilà que votre belle intention vous amène à en faire le réceptacle du mal.

Si c'était de l'existence des choses créées que tu avais tiré ton hypothèse de la matière increéée, j'aurais entrepris une discussion étendue du problème de la matière pour démontrer qu'elle ne saurait être increéée. Mais puisque tu déclarais tout à l'heure que c'est le fait de la production du mal qui est la raison de cette thèse, c'est à l'examen de la question du mal que je décide de passer. Je veux préciser de quelle manière le mal existe et établir qu'en plaçant une matière increéée à côté de Dieu on n'arrive pas à dégager Dieu de la responsabilité du mal : si j'y réussis, ton hypothèse tombe, à ce qu il me semble.

Tu affirmes donc qu'il y avait une matière dépourvue de qualités qui coexistait à Dieu, et que Dieu a ordonnée pour produire le monde ?

Premier hétérodoxe : C'est ce que je pense.

L'orthodoxe : Eh bien, si la matière était sans qualités, si l'ordonnance du monde est l'oeuvre de Dieu, si les qualités apparaissent dans le monde. Dieu a été le créateur des qualités ?

Premier hétérodoxe : C'est cela.

L'orthodoxe : Mais comme je t'entendais dire précédemment qu'il est impossible de créer quoi que ce soit du néant, je te prie de répondre à ma question : admets-tu que les qualités que possède le monde ne tirent pas leur origine de qualités préexistantes ?

Premier hétérodoxe : Je l'admets.

L'orthodoxe : Et qu'elles sont différentes des substances ?

Premier hétérodoxe : Oui.

L'orthodoxe : Eh bien, si d'une part Dieu n'a pas formé les qualités en en prenant la matière dans des qualités préexistantes, et si d'autre part elles ne sont pas issues des substances, n'étant pas substances elles-mêmes, il faut nécessairement dire que Dieu les a tirées du néant. C'est pourquoi tes déclarations sur l'impossibilité de penser que Dieu ait créé quelque chose de rien m'apparaissaient tout à l'heure superflues.

Mais démontrons d'abord ce point. Ne voyons-nous pas parmi nous des hommes qui créent des choses de rien, même s'ils ont l'air de créer dans quelque chose ? Prenons par exemple le cas des architectes : ils bâtissent des villes, et ils ne les font pas avec des villes déjà existantes ; de même ils construisent des temples, mais non avec des temples. Si, du fait que des substances servent de matière à ces créations, tu conclus que les architectes créent de quelque chose qui est déjà, tu te trompes dans ton raisonnement. Car ce n'est pas la substance qui fait la ville ou bien les temples, mais l'art qui s'exerce sur la substance ; et l'œuvre d'art ne naît pas d'un art préexistant dans les substances, mais d'un art qui n'existe pas en elles. Tu vas objecter à mon argumentation, j'imagine, que c'est l'artisan qui crée de l'art qu'il a en lui-même l'art qu'il met dans la substance. Mais j'ai une bonne réponse à faire à cette objection, à savoir que chez l'homme non plus l'art ne vient pas d'un art préexistant. Il est impossible en effet de prétendre que l'art a son existence en lui-même : c'est un des accidents de la substance, et un de ces attributs qui n'arrivent à l'être que quand ils sont dans une substance. Car l'homme existera même sans l'art de bâtir, mais l'art ne sera pas si un homme n'existe pas d'abord. On est donc obligé de dire des arts que leur nature est d'advenir dans les hommes en naissant de rien.
Eh bien, si nous avons établi qu'il en est ainsi dans le cas des hommes, comment serait-il séant dans le cas de Dieu de nier qu'il ait pu créer de rien, non seulement les qualités, mais encore les substances ? En effet, du moment qu'il apparaît possible que quelque chose naisse de rien, la démonstration vaut également pour les substances.

Mais puisque ton désir est de traiter la question de la naissance du mal, je passe à la discussion de ce problème. Laisse-moi donc te poser quelques questions.

Le mal est-il pour toi une substance, ou une qualité de la substance ?

Premier hétérodoxe : Une qualité de la substance, je crois que tu dis bien.

L'orthodoxe : Et la matière était primitivement sans qualités et sans forme ?

Premier hétérodoxe : C'est une prémisse de mon raisonnement.

L'orthodoxe : Eh bien, si le mal était une qualité de la substance, si la matière était sans qualités, si Dieu est le créateur des qualités, comme tu viens de le dire, Dieu sera aussi l'auteur

du mal. Ainsi ton hypothèse laisse à Dieu la responsabilité de la création du mal : lui adjoindre une matière increéée me paraît donc inutile.
Si tu as quelque réponse à faire à ma critique, je te donne la parole. Si notre discussion n'était qu'une joute oratoire, je ne consentirais pas à reprendre le problème du mal sur d'autres bases. Mais puisque ce sont bien plutôt les devoirs de l'amitié et le désir de nous rendre utiles l'un à l'autre qui commandent notre débat, je veux bien te permettre de remonter au début de l'argumentation et de poser des prémisses nouvelles.

Premier hétérodoxe : Pour mes sentiments, ils te sont connus depuis longtemps, je pense : tu sais que j'aime la discussion sérieuse, et que je ne veux pas faire triompher le mensonge au moyen d'arguments spécieux, mais découvrir la vérité grâce à une recherche rigoureuse ; et toi, de ton coté, je sais bien que tu penses de même. C'est pourquoi je te prie de choisir la méthode que tu juges capable de te faire atteindre la vérité, et de la suivre en toute confiance : il y aura avantage à cela non seulement pour toi, qui auras trouvé la solution juste, mais bien aussi pour moi et mon ignorance.
L'idée doit sûrement venir à l'esprit que le mal pourrait être une substance ; aussi bien, je ne vois pas qu'il existe en dehors des substances.

L'orthodoxe : Eh bien, mon cher, puisque tu avances que le mal aussi est une substance, il nous faut examiner le problème de la substance. La substance est-elle pour toi une essence corporelle ?

Premier hétérodoxe : Oui.

L'orthodoxe : Et l'essence corporelle existe en elle-même et ne réclame pas l'existence d'une autre essence qui la réalise ?

Premier hétérodoxe : C'est cela.

L'orthodoxe : Mais le mal est-il pour toi l'acte de quelque être agissant ?

Premier hétérodoxe : Il me semble.

L'orthodoxe : Et les actes ne se réalisent que si l'être agissant est là pour les réaliser ?

Premier hétérodoxe : C'est cela.

L'orthodoxe : Si l'être agissant fait défaut, il n'y aura pas davantage de produit de son action ?

Premier hétérodoxe : Non.

L'orthodoxe : Eh bien, si la substance est une essence corporelle, si l'essence corporelle ne réclame pas l'existence d'une autre essence dans laquelle se réaliser, si le mal existe comme acte d'un être agissant, si les actes réclament l'existence d'un être agissant dans lequel ils se réalisent, le mal ne sera pas une substance. Si le mal est une substance, et si le meurtre est un mal, le meurtre sera une substance. Mais en fait le meurtre n'est que l'acte d'un être agissant : le meurtre n'est donc pas une substance.
Si c'est de l'être agissant que tu fais une substance, nous sommes d'accord. Par exemple, le meurtrier-homme, en tant qu'homme, est une substance ; mais le meurtre qu'il commet n'est

pas une substance, mais une action de la substance. Nous nommons l'homme tantôt un méchant, tantôt un homme de bien : mais c'est à cause des crimes ou au contraire des bonnes actions qu'il accomplit, et ces qualificatifs qu'on attache à la substance ne représentent que ses accidents, qui ne sont pas la substance elle-même.
Car la substance n'est ni meurtre ni adultère, ou quelque forme analogue du mal. Ainsi le grammairien tire son nom de la grammaire, le rhéteur de la rhétorique, et le médecin de la médecine, mais la substance n'est pas l'art médical non plus que la rhétorique ou la grammaire, et elle reçoit ces qualificatifs d'après celui de ses accidents que l'opinion juge caractéristique, tout en étant différente de ses accidents ; de la même manière, j'estime que c'est des formes du mal que l'opinion reconnaît que la substance tire les noms qu'on lui donne, mais qu'elle n'est aucune de ces formes du mal.

Considère également, je t'en prie, que si ton esprit imagine un être différent des hommes qui serait la cause du mal qu'ils commettent, cet être lui-même, selon qu'il agit en eux et les incite au mal, n'est un méchant qu'en raison du mal qu'il fait. Car si on l'appelle méchant, c'est parce qu'il est l'auteur du mal ; or le mal que commet quelqu'un n'est pas sa substance même, mais seulement l'acte de sa substance, dont il tire l'appellation de méchant.
Si nous disons en effet qu'il s'identifie avec ses actions, comme ses actions sont des meurtres, des adultères, des vols, etc., il ne sera rien d'autre que ces crimes. S'il n'est rien d'autre que ces crimes, si ces crimes n'ont d'existence que quand ils se commettent et cessent d'exister dès qu'ils cessent de se commettre, et s'ils se commettent du fait des hommes, ce sont les hommes qui seront les créateurs de cet être mauvais et la cause de son apparition à l'existence ou de sa disparition. Mais si tu fais de ces crimes des actes de sa substance, c'est par ses actions qu'il est méchant, non en tant que substance. Nous avons dit que le qualificatif de méchant se tire des accidents de la substance, qui ne sont pas la substance elle-même, comme le qualificatif de médecin se tire de l'art médical. Si un méchant est méchant en raison de ses actes, et si ses actes ont un commencement, la méchanceté de cet être mauvais a eu aussi un commencement, et de même le mal dont il est l'auteur. S'il en est ainsi, il ne sera pas méchant de toute éternité, et le mal ne sera pas increé, puisqu'on affirme qu'il est créé par lui.

Second hétérodoxe : Mais en voilà assez pour mon camarade : j'estime, mon ami, que tu as bien argumenté contre lui et que, des prémisses qu'il avait posées dans son raisonnement, tu as tiré des déductions justes.
Il est sûr en effet que si la matière était primitivement dépourvue de qualités, si Dieu est l'auteur des qualités, et si le mal est une qualité ; Dieu sera l'auteur du mal. Donc, avec lui, la discussion est close.
Mais moi, j'estime qu'il est faux d'affirmer que la matière soit dépourvue de qualités. Car il n'est permis de dire d'aucune substance qu'elle est sans qualités. Aussi bien, par le fait même qu'on la dit sans qualités, on indique la qualité qu'elle possède, on décrit ce qui qualifie la matière, et cela même est une sorte de qualité. C'est pourquoi, si tu le veux bien, je te prie de reprendre contre moi le raisonnement dès le début : pour moi, la matière est de toute éternité pourvue de qualités. Cette thèse me permet d'expliquer le mal comme une émanation de la matière, afin que la responsabilité de l'existence du mal ne tombe pas sur Dieu, mais sur la matière, cause du mal sous toutes ses formes.

L'orthodoxe : J'approuve ton zèle, mon ami, et je te loue d'aimer la discussion sérieuse. Il est bien vrai que c'est un devoir pour tous ceux qui ont l'amour de l'étude de ne pas accepter naïvement et au hasard les démonstrations qu'ou leur fait, mais de les soumettre à une critique sévère. Aussi bien, si celui qui provoque la discussion, en posant des prémisses fausses, a fourni à son interlocuteur l'occasion de tirer les déductions qu'il voulait, les auditeurs ne se

sentiront pas pour cela convaincus. Mais s'il leur paraît possible de présenter une bonne objection, ils seront là pour le faire. Car de deux choses l'une : ou bien, en écoutant ce débat supplémentaire orienté dans le sens qu'ils veulent, ils tireront de la discussion tout le profit qu'ils en peuvent tirer, ou bien ils convaincront d'erreur l'argumentateur.

Mais il ne me semble pas que tu aies été bien inspiré en affirmant que la matière était dès le début pourvue de qualités. En effet, dans ce cas, de quoi Dieu sera-t-il l'auteur ? De la substance ? Non, elle était préexistante. Des qualités ?Non, puisque nous disons qu'elles aussi existaient déjà. Eh bien alors, si substance et qualités existaient également, il me paraît superflu d'admettre une opération de Dieu. Mais pour n'avoir pas l'air d'arranger un raisonnement à ma convenance, je vais maintenant te poser une question et t'y laisser répondre : de quelle manière conçois-tu l'œuvre de Dieu ? S'agit-il d'une transformation des substances amenant la substitution aux substances primitives d'autres substances différentes des premières, ou bien dis-tu que Dieu a conservé les substances originelles, mais en modifiant leurs qualités ?

Second hétérodoxe : Je ne crois pas du tout qu'il y ait eu mutation des substances, et il me paraît absurde de poser cette thèse. C'est une modification des qualités que j'admets, et c'est par rapport aux qualités que j'affirme qu'il y a eu opération de Dieu. C'est comme si l'on dit, par exemple : une maison faite de pierres ; il n'est pas permis de prétendre de ces pierres que, devenues maison, elles aient cessé d'être pierres dans leur substance, car ce n'est que par la qualité de la composition que la maison existe, c'est-à-dire par une modification de la qualité première des pierres. De la même façon, en ce qui concerne l'action de Dieu, j'estime que la substance a persisté, mais que Dieu a opéré une modification de ses qualités, et c'est en ce sens que je dis que la création du monde actuel est l'œuvre de Dieu.

L'orthodoxe : Eh bien, puisque c'est dans une modification des qualités que tu vois l'action de Dieu, je te prie de répondre à quelques questions que je veux te poser. Dis-nous donc si, pour toi aussi, le mal est une des qualités des substances.

Second hétérodoxe : Oui.

L'orthodoxe : Et ces qualités étaient-elles dès l'origine dans la matière, ou bien ont-elles eu un commencement ?

Second hétérodoxe : Ma thèse est que ces qualités coexistaient de toute éternité avec la matière.

L'orthodoxe : Mais ne dis-tu pas que Dieu a opéré une modification des qualités ?

Second hétérodoxe : Je le dis.

L'orthodoxe : En quel sens ? Dans le sens du bien ou dans le sens du mal ?

Second hétérodoxe : Dans le sens du bien, je pense.

L'orthodoxe : Eh bien, si le mal est une qualité de la matière, et si Dieu a modifié les qualités de la matière dans le sens du bien, il faut chercher d'où vient le mal. En effet, les qualités n'ont pas gardé leur nature primitive. Alors, de deux choses l'une : s'il n'y avait pas au début de qualité du mal, et si tu prétends que c'est la transformation des qualités originelles opérée par

Dieu qui a pourvu la matière d'une qualité de cette sorte, la cause du mal sera Dieu, qui aura transformé en qualités mauvaises des qualités qui ne l'étaient pas. Ou bien tu admets que la qualité du mal n'a pas subi de modification, et que ce sont uniquement les autres qualités, celles qui étaient indifférentes au bien et au mal, que Dieu a modifiées dans le sens du bien pour ordonner l'univers. Est-ce cela que tu affirmes ?

Second hétérodoxe : C'est la thèse que j'adoptais dès le début.

L'orthodoxe : Eh bien, en disant que Dieu a laissé sans changement la qualité du mal, comment l'entends-tu ? Admets-tu qu'il pouvait la détruire comme les autres, mais qu'il ne l'a pas voulu, ou bien estimes-tu qu'il n'en avait pas le pouvoir ? Si tu dis qu'il le pouvait, mais qu il ne l'a pas voulu, il te faut convenir que c'est lui le responsable du mal, puisqu'il a toléré que le mal subsistât alors qu'il pouvait le supprimer. Et cela d'autant plus qu'il avait, entrepris d'ordonner la matière : car s'il ne s'était pas du tout occupé de la matière, il n'y aurait pas à lui demander compte de ses tolérances ; mais puisque nous le voyons ordonner une partie de la matière et laisser l'autre ainsi à l'abandon quand il pouvait l'améliorer aussi, il me semble qu'il mérite d'être rendu responsable, du fait qu'il a laissé subsister une partie mauvaise pour la perte de la partie qu'il avait ordonnée. Je dirai plus : le plus grave des préjudices a été causé à cette partie de la matière, celle-là même que Dieu a aménagée, qui éprouve maintenant le mal. En effet, si on va au fond des choses, on trouvera que la situation actuelle de la matière est pire que son désordre primitif. Au temps de la confusion originelle, il n'existait pas non plus de perception du mal ; maintenant, chacune des parties différenciées de la matière reçoit la faculté d'éprouver le mal. Prends-moi par exemple le cas de l'homme : tant que l'art du créateur ne lui avait pas donné une forme et n'en avait pas fait un être vivant, sa nature comportait l'insensibilité complète au mal ; dès qu'il est fait homme par Dieu, il acquiert du même coup la perception du mal qui vient l'atteindre. Ainsi, cette opération de Dieu qui, d'après toi, a été menée pour le bien de la matière, on découvre que c'est plutôt à son détriment qu'elle s'est exercée sur elle.
Mais si tu admets, pour expliquer la persistance du mal, que Dieu n'a pas pu le détruire, tu es amené à dire de Dieu qu'il est impuissant. Cette impuissance ne pourra s'entendre que de deux façons : ou bien Dieu est infirme par nature, ou bien il craint de désobéir à quelque maître auquel il est soumis. Mais oser parler d'une infirmité de la nature divine, c'est une impiété qui met ta vie même en péril. Et dire que Dieu craint de désobéir à quelque maître plus puissant, c'est prétendre que le mal est plus puissant que lui, puisqu'il commande à la volonté de Dieu. Ce qui est une absurdité : car alors pourquoi ne serait-ce pas le mal qui serait Dieu, quand il a le pouvoir, d'après ton raisonnement, de commander à Dieu ? Si du moins nous définissons Dieu l'être qui a autorité sur toutes choses.

Mais j'ai encore quelques petites questions à te poser à propos de la matière elle-même. Allons, dis-moi ceci : est-ce que la matière était chose simple ou composée ? La considération de la diversité du réel m'amène à l'examen de ce sujet. En effet, si la matière était chose simple et homogène, et si le monde est un composé et est constitué de substances diverses et d'alliages variés d'éléments, on ne peut pas dire que le monde tire son origine de la matière, attendu qu'il y a impossibilité à ce que les choses composées soient constituées d'une chose simple unique. Car le terme de composé indique le mélange de plusieurs éléments simples. Si tu veux prétendre au contraire que la matière était composée, tu affirmes du même coup qu'elle résultait de la composition d'éléments simples. S'il en est ainsi, ces éléments simples qui ont composé la matière ont existé d'abord en soi, ce qui démontre que la matière est créée. En effet, si la matière était un composé, et si les composés sont constitués d'éléments simples, il y a eu un temps où la matière n'existait pas encore, à savoir antérieurement à la composition

des éléments simples. Mais s'il y a eu un temps où la matière n'existait pas, et s'il n'y a jamais eu de moment où l'incréé n'existait pas, la matière ne sera pas incréée. Dès lors, les incréés seront multiples : Dieu étant incréé, et de même les éléments simples qui ont composé la matière, il y aura plus de deux incréés.
Admets-tu que rien de ce qui existe n'est son contraire à lui-même .

Second hétérodoxe : Je l'admets.

L'orthodoxe : Mais l'eau est le contraire du feu ?

Second hétérodoxe : Il me semble.

L'orthodoxe : De même l'obscurité est le contraire de la lumière, et le chaud du froid, et encore l'humide du sec ?

Second hétérodoxe : Je pense que oui.

L'orthodoxe : Eh bien, si aucun des éléments du réel n'est son contraire à lui-même, et si ces éléments du réel sont contraires les uns aux autres, ils ne constitueront pas une matière unique, et ne seront pas davantage issus d'une matière unique.
Laisse-moi te soumettre encore un autre raisonnement analogue.
Admets-tu que les parties d'un même tout ne se détruisent pas mutuellement ?

Second hétérodoxe : Je l'admets.

L'orthodoxe : Et que le feu, l'eau, etc. sont des parties de la matière ?

Second hétérodoxe : Je le pense.

L'orthodoxe : Mais quoi ? N'admets-tu pas que l'eau détruit le feu, la lumière l'obscurité, etc. ?

Second hétérodoxe : Si.

L'orthodoxe : Eh bien, si les parties d'un même tout ne se détruisent pas mutuellement, et si ces éléments se détruisent les uns les autres, ils ne seront pas parties d'un même tout ; s'ils ne sont pas parties d'un même tout, ils ne seront pas parties d'une matière unique. Bien plus, ces éléments ne constitueront pas une matière, puisque rien de ce qui existe ne se détruit lui-même, en vertu de la loi des contraires. En effet, rien n'est son contraire à lui-même : les contraires s'opposent par nature à quelque chose qui est autre qu'eux-mêmes. Par exemple, le blanc n'est pas à lui-même son contraire : c'est par rapport au noir qu'on l'appelle un contraire. On démontre de même que la lumière ne s'oppose pas à elle-même, mais à l'obscurité ; et ainsi de suite. Eh bien, s'il existait en plus des éléments une matière unique, elle ne se contrarierait pas elle-même ; puisque les éléments contraires se contrarient, il est prouvé que la matière n'existe pas.

Mais comme je pense que tu attends l'examen du problème du mal, restons-en là avec la question de la matière. J'ai voulu montrer que la matière n'existait pas, et j'estime en avoir assez dit sur ce sujet. Il nous faut maintenant passer à l'étude du mal, et nos recherches vont nécessairement porter sur les faits humains. Les manifestations du mal chez les hommes, je

veux savoir si elles constituent des espèces d'un genre ou des parties d'un tout qui serait le Mal. En effet : si tu admets que ce sont des espèces du mal, il n y a pas un mal en soi différent de ses manifestations, du fait qu'on n'observe les genres que dans leurs espèces. Par exemple, le genre animal s'énonce comme un attribut de certaines espèces, à savoir de l'homme et des êtres semblables, et de tout ce qui est animé et doué du mouvement spontané, mais il n'apparaît pas comme une réalité. Si nous disons que ce genre existe sans prétendre qu'il existe en soi en dehors de ses espèces, il faut de même dire du mal, dont nous avons fait un genre, qu'il a son existence dans ses espèces, mais qu'il n'est rien d'autre en soi. S'il en est ainsi, le mal sera créé, car ses espèces : le meurtre, l'adultère, etc., apparaissent créées.

Si tu admets au contraire que ces manifestations du mal sont des parties d'un tout qui est le Mal, comme elles sont créées, le mal est lui aussi nécessairement créé. En effet, un tout dont les parties sont créées doit être également créé, puisque le tout est un composé de parties, et que le tout n'existera pas sans les parties, tandis que les parties existeront même en l'absence du tout. On ne trouve pas dans la réalité de tout dont une partie soit créée, et une autre incréée. Mais je consens à envisager cette hypothèse : nous dirons qu'il y a eu un moment où le mal existait, mais incomplet, à savoir avant que Dieu n'eût ordonné la matière. Il n'est devenu un tout complet que quand l'homme a été formé par Dieu, puisque les manifestations du mal, qui en sont les parties, sont l'œuvre de l'homme. Et dès lors c'est Dieu, comme ordonnateur de la matière, qui sera cause que le mal existe en totalité : rôle qu'il ne saurait être juste d'assigner à la divinité.

Mais tu peux repousser les deux thèses à la fois, et concevoir les manifestations du mal chez les hommes comme des produits de l'activité d'un Mal agissant. Alors tu dénonces le mal comme créé, car l'activité d'un être agissant a un commencement ; et d'autre part tu ne peux faire du mal rien de plus que ses manifestations chez les hommes, car quel produit d'une activité mauvaise as-tu à indiquer en dehors des actions humaines ? Nous avons vu en effet que l'être agissant n'est pas méchanceté en tant que substance, mais d'après la façon dont il se conduit volontairement, et en tant qu'il choisit d'accomplir les actes qui lui valent l'appellation de méchant : c'est une des prémisses que j'ai établies dans ma démonstration.

V. Dieu, le bien et le mal

Premier hétérodoxe : La thèse que nous avions posée, mon ami, a été discutée d'une façon que j'estime satisfaisante. Mais tu n'ignores pas toi-même, je pense, que tout homme est par nature on ne peut plus enclin à contester les allégations d'autrui : ce n'est que par un examen minutieux des choses qu'on arrive à la conviction complète. C'est pourquoi, si tu le veux bien, je te prie de me donner à mon tour le rôle d'enquêteur et de satisfaire à mon désir de poser quelques questions. C'est le bon moyen d'atteindre sûrement à la vérité, sans d'ailleurs que mon enquête détruise ton argumentation : que chacun de nous se livre à une recherche égale, ce sera une garantie pour la connaissance de la vérité. Car il est sûr que la vérité reste souvent cachée faute d'un examen suffisant. C'est pourquoi je te demande de m'accorder cet échange de bons offices : on verra ainsi quelle est la thèse la meilleure, ce qui donnera évidemment à chacun de nous la possibilité d'adopter en toute certitude l'opinion juste.

L'orthodoxe : Mais moi non plus, mon cher, je n'entends pas soustraire mon raisonnement à la critique, et' je déclare l'accepter même sur les points que j'ai déjà établis comme prémisses, s'ils se trouvent constituer un obstacle à la discussion : c'est de tout cœur que je désire que mon argumentation soit soumise à l'examen, et je te prie de t'y employer de toutes tes forces. J'estime en effet que j'en tirerai le plus grand profit : une critique précise me vaudra de

m'attacher à la vérité non par conjecture, mais par une étude approfondie. Eh bien allons, maintenant prends la parole.

Premier hétérodoxe : Tu dis que Dieu est bon ?

L'orthodoxe : Oui.

Premier hétérodoxe : Être bon, c'est ne faire aucun mal, et en faire, c'est être mauvais ?

L'orthodoxe : Mais ce mal sur lequel porte ta question, comment l'entends-tu ? S'agit-il du meurtre, de l'adultère et des autres crimes semblables ? Ou bien s'agit-il de toutes les peines que la justice divine inflige à ceux qui ont eu la témérité de commettre ces crimes, peines qui semblent un mal à ceux qui les subissent justement et qui reçoivent le châtiment du mal qu'ils ont osé accomplir ? Si tu as voulu parler du mal qui a déjà fait l'objet de notre discussion, je nie que l'auteur en soit Dieu : il est pour moi absurde de le rapporter à Dieu, quand on a sous les yeux ses auteurs responsables.
Mais si c'est du mal infligé par Dieu comme châtiment des actions mauvaises que tu entends parler, alors j'affirme que ce n'est pas un mal, mais que c'est de l'équité. Car il convient évidemment que l'auteur du mal reçoive la juste punition de sa faute ; et de la justice, personne ne dira qu'elle est un mal, hormis toutefois celui qui en subit justement les effets. Ainsi actuellement, quand nos criminels sont punis par les magistrats, je prétends que le traitement qu'ils reçoivent est un bien. Eux ne disent pas que c'est un bien, mais un mal au contraire : c'est le propre des malfaiteurs d'estimer la justice injuste. Mais nous, nous n'admettons pas que ce soit un mal.

Premier hétérodoxe : Je dis moi-même que tu as entièrement raison.

L'orthodoxe : Quant au mal dont tu as parlé précédemment, j'ai déjà répondu à son sujet, mon cher, que Dieu n'en est pas l'auteur. Mais comment donc l'entends-tu, ce mal ? Sur le mal qui faisait l'objet de tes recherches, je t'ai fait connaître mon opinion au moyen d'une distinction que j'ai introduite : tu n'en parles plus, et tu ne me dis pas de quelle manière tu envisages le mal, si c'est comme une substance ou bien comme un accident de la substance. Si en effet tu en fais une substance, ton raisonnement est faux ; si tu en fais un accident, nous sommes d'accord.

Premier hétérodoxe : Eh bien, puisque tu veux introduire cette distinction dans la question que je pose, comment comprends-tu le mal en tant qu'accident ? C'est un accident de quelle substance, et quelle est son origine ? Allons, explique-le-moi nettement.

L'orthodoxe : Qu'aucune des formes du mal ne soit un mal en tant que substance, je l'ai montré et établi antérieurement, et je pense que tu te rappelles ma démonstration : c'est à un acte de la volonté individuelle que je ramenais le mal. Mais puisque tu désires que je te donne mon opinion sur le problème du mal en reprenant le sujet par le commencement, je vais t'exposer la question aussi clairement qu'il me sera possible, et voici comment j'aborderai le débat.
D'abord, quant à moi, j'affirme que rien n'est mal par nature, et qu'une chose n'est dite mauvaise que du point de vue de l'usage qu'on en fait.
Je vais commencer par la question de l'adultère. Le terme d'adultère désigne les relations entre un homme et une femme. Mais si un homme a des rapports avec sa femme en vue de la procréation et pour perpétuer sa race, ces relations sont une chose bonne. Si un autre délaisse

le commerce de son épouse légitime pour faire outrage aux droits conjugaux d'autrui, il commet une action mauvaise. L'acte charnel est le même dans les deux cas, mais le mode d'usage en est différent : le premier de ces deux hommes s'assure une paternité incontestée, le second rend la paternité douteuse. Il en est pour moi de même de la fornication : celui qui a des relations avec sa femme en vue de la procréation ne commet pas de péché, mais celui qui a des rapports avec une prostituée pour satisfaire ses désirs et non pour laisser une descendance commet un péché et agit mal. Ainsi le commerce avec les femmes, abstraction faite du mode d'usage, n'est pas un mal ; il ne devient mauvais que lorsque le mauvais usage qu'on en fait est patent.
Mais j'en dirai autant du meurtre. Si quelqu'un veut tuer l'homme adultère qu'il a pris sur le fait, et demande justice du crime que cet homme a eu la témérité d'accomplir, il n'agit pas mal ; si quelqu'un fait périr celui qui est innocent de tout crime, sans autre motif que, par exemple, de lui enlever ce qu'il possède, son argent ou ses biens, il fait le mal. L'acte est le même dans les deux cas, et c'est la façon d'agir qui produit la différence. En outre, prendre de l'argent n'est également un mal que selon la façon dont on le prend. En effet, si un homme fait part de ses biens et donne une partie de ce qu'il possède, celui qui prend l'argent ne fait rien de mal ; si au contraire il le lui enlève malgré lui ou en cachette, il commet une action mauvaise. Dans les deux cas, on prend le bien d'autrui, et c'est la façon de le prendre qui fait dire que c'est mal.
Il en est de même de l'adoration divine, qui peut devenir un mal selon
la façon dont on la pratique. Si 0ll adore le vrai Dieu, on accomplit une bonne action ; si on l'abandonne pour adorer un dieu imaginaire, et si on veut reporter sur des morceaux de bois ou des pierres le culte dû à la divinité on agit mal. Le terme d'adoration divine reste le même : c'est le mode d'usage qui change le résultat.
Mais l'art de faire des portraits ou des statues n'est pas non plus en soi un mal : il peut le devenir selon la façon dont on en use. En effet, si un sculpteur fait une statue qui reproduit la forme humaine, non comme œuvre d'art ou parce qu'il désire retrouver dans une figuration humaine l'image ressemblante d'un ami, mais pour lui rendre un culte et l'invoquer comme un dieu, il commet une action mauvaise. Ainsi c'est la façon d'agir et c'est l'intention de l'auteur qui font qu'il accomplit le mal.
Mais pour qu'on ne m'accuse pas de perdre le temps à faire défiler des exemples, je passe à autre chose. Considère avec moi le cas du fer : lui aussi est tantôt un bien et tantôt un mal, et c'est l'emploi qu'on en fait qui le montre. Si on en fait un mauvais usage, c'est-à-dire si on le fait servir non à des fins utiles, comme à fabriquer des charrues pour labourer la terre ou d'autres bons outils pour l'adapter au travail de planter les plantes ou semer les semences, mais à forger des épées et des lances et tout ce qu'on a imaginé pour conspirer la perte d'autrui, on fait le mal. Mais ces qualités mauvaises, je prétends qu'elles n'existent que du fait des hommes : nous en voyons les auteurs, ce qui prouve bien qu'elles ne sont pas incréées.

Premier hétérodoxe : Eh bien, puisque c'est le problème du mal que tu as traité, et en te proposant de montrer comment le mal existe et que ce sont les hommes qui en sont les auteurs, je veux te poser encore quelques questions. Est-ce que les hommes tirent d'eux-mêmes l'impulsion vers le mal, à savoir en inventant eux-mêmes cette façon de mal user des choses, ou bien ont-ils été créés par Dieu tels qu'ils en usent mal, ou bien encore y a-t-il quelqu'un d'autre qui incite les hommes à agir ainsi ?

L'orthodoxe : Que les hommes aient été créés tels par Dieu, je ne l'admets pas du tout. Mais je dis que le premier homme a été créé maître de ses actes, c'est-à-dire libre, et que les continuateurs de l'espèce ont hérité de lui la même liberté. Oui, je prétends que l'homme est né libre, et je n'accepte pas d'en faire un esclave. C'est même, dis-je, la plus haute faveur que Dieu lui ait faite, parce qu'en effet, hors de lui, tout doit exécuter servilement les ordres de

Dieu. Si tu nommes le ciel, il se tient immobile, portant son Maître, sans bouger du lieu qui lui a été fixé. S'agit-il du soleil, il accomplit le mouvement qui lui est prescrit sans jamais refuser de fournir sa course, comme un esclave contraint de servir son maître. Pour la terre, tu la vois aussi, solidement affermie, qui est soumise à la consigne qu'elle a reçue.
Il en est de même du reste de l'univers : tout sert par nécessité son créateur, et rien ne peut produire autre chose que ce pour quoi il a été créé. Aussi ne louons-nous pas l'univers d'obéir si bien à son Maître, et il n'y a pas d'espérance plus haute qui lui soit réservée, parce qu'il n'a jamais exécuté que par contrainte ce qui lui était prescrit.
Mais l'homme a obtenu la faculté d'obéir à qui il veut et de se choisir lui-même son maître, sans être asservi à une fatalité naturelle ni privé du pouvoir d'agir. Et je dis que c'est là une faveur qu'il a reçue pour son profit, afin de lui permettre d'obtenir de son maître quelque avantage en plus de ceux qu'il possède, avantage supplémentaire qu'il retire de son obéissance et qu'il réclame comme un dû à son créateur. Car ce n'est pas, je l'affirme, un dommage pour l'homme d'avoir été ainsi créé libre, mais un profit.
Admettons que Dieu l'ait fait pareil à un des éléments de l'univers ou à un des êtres qui le servent de même par nécessité : il n'y a plus pour lui de récompense de son mérite ; il n'est qu'un instrument dans les mains du créateur, et il n'y a pas de raison qu'il encoure le blâme pour ce qu'il a fait de mal, puisque la responsabilité en tombe sur celui dont il est l'instrument ; mais il n'y a pas non plus pour lui de connaissance d'un bien supérieur, et il ne sait rien de plus que ce à quoi il est destiné par nature.
Ainsi je prétends que c'est parce que Dieu voulait, par ce moyen, honorer l'homme et lui donner la connaissance du bien supérieur qu'il lui a accordé le pouvoir de faire ce qu'il voulait ; et il l'invite à tourner cette faculté vers le bien, non qu'il lui retire par là sa liberté, mais parce qu'il veut lui indiquer en quoi consiste le bien. L'homme conserve son pouvoir d'agir, même en recevant les instructions de Dieu ; Dieu ne fait que lui conseiller d'orienter vers le bien le libre usage de ce pouvoir. C'est comme quand un père conseille à son enfant, qui a la possibilité de bien apprendre les sciences, de s appliquer davantage encore à cette étude, en lui en montrant l'utilité : l'enfant n'est pas privé par là de sa liberté d'agir, même s'il n'a pas de lui-même la volonté d'étudier. J'estime de même que Dieu, en pressant l'homme d'obéir à ses commandements, ne lui enlève pas son libre vouloir, puisque l'homme garde le pouvoir de ne pas obéir à ses prescriptions. Car, en lui-même, le fait que Dieu lui donne ainsi des conseils prouve bien qu'il ne lui a pas ôté sa liberté ; et si Dieu ordonne, c'est pour permettre à l'homme de jouir du bien supérieur, bien qui résulte de l'obéissance à l'ordre de Dieu. Ainsi ce n'est pas pour retirer la liberté qu'il a octroyée que Dieu entend donner des ordres, mais pour accorder à l'homme un avantage, en le rendant digne d'obtenir un bien plus grand en récompense de ce qu'il a obéi à Dieu quand il avait la faculté de lui désobéir.
Car Dieu ne voulait pas faire ainsi un don, celui de l'incorruptibilité éternelle, sans raison : le don aurait été fait sans raison s'il avait été accordé sans justice, et ce n'aurait pas été un don juste, si celui qui le recevait n'avait pas eu le double pouvoir : d'obéir aux commandements de Dieu, et aussi de ne pas y obéir s'il ne le voulait pas. Le don juste, en effet, est celui qui est accordé selon le mérite des actions de chacun. Mais comment faire la différence entre les actions de l'homme, s'il n'avait pas le pouvoir d'agir de l'une ou de l'autre manière, d'obéir ou de désobéir ?
Je dis que l'homme a été créé pourvu du libre arbitre ; non que j'admette un mal déjà préexistant pour lequel l'homme aurait reçu le pouvoir d'opter s'il le voulait, mais il recevait seulement la responsabilité de l'obéissance ou de la désobéissance à Dieu : c'est à cela en effet que répondait l'octroi du libre arbitre. L'homme, une fois créé, reçoit un ordre de Dieu, et dès lors le mal commence, l'homme refusant d'obéir à la prescription divine. Et c'était cela uniquement qui constituait le mal, la désobéissance à Dieu, qui a eu un commencement : car personne n'ira dire qu'elle était increéée, puisque son auteur était créé.

Mais tu vas sûrement demander d'où est venue cette désobéissance.
L'explication se trouve dans un certain livre divin, et c'est ce qui m'autorise à dire que l'homme n'a pas été créé par Dieu pourvu de ce penchant, mais qu'il n'en a été affecté que parce que quelqu'un le lui a enseigné : l'homme, en effet, n'avait pas pu le recevoir comme trait de sa nature, ou sinon ce penchant ne se serait pas développé en lui comme une chose apprise, puisque sa nature elle-même l'aurait comporté. Une certaine parole divine déclare que l'homme "*a appris le mal*" ; et je dis que ce qui lui est enseigné, c'est de désobéir à Dieu, car cela seul est le mal qui arrive contre le désir de Dieu.
Ainsi l'homme n'apprend pas de lui-même à faire le mal. Eh bien, celui qui le lui enseigne est le Serpent, créé par Dieu même ; et il le lui enseigne dans l'intention de l'empêcher d'atteindre au bien supérieur. Si tu veux encore en savoir la cause, c'est qu'il porte envie à l'homme. Et si tu demandes aussi l'origine de cette envie, c'est parce qu'il n'a pas reçu les mêmes honneurs que l'homme. En effet., l'homme seul a obtenu d'être créé "*à l'image et à la ressemblance*" de Dieu. Mais si tu prétends pour cette raison que Dieu est responsable du mal, tu sors du bon sens. Car si Dieu avait pris de ce que possédait le Serpent pour en faire don à l'homme, il aurait été réellement le responsable du mal ; mais s'il a maintenu le Serpent tel qu'il l'avait créé, et s'il a voulu créer l'homme avec ces avantages, la responsabilité va au Serpent et à son envie. Et en effet, si un maître qui a deux esclaves maintient l'un d'eux dans la servitude et adopte l'autre comme fils, et si le premier, pris d'envie, tue celui que son maître a ainsi honoré, est-ce que le maître sera responsable de cette entreprise criminelle, alors qu'il n'a rien enlevé à cet esclave et qu'il n'a rien donné à l'autre de ce qui lui appartenait ?
Mais tu peux encore soulever ce problème : s'il n'y avait pas de mal préexistant, d'où est venue au Serpent, que j'appelle le diable (le fauteur de discorde), la connaissance du mal ? Voici la bonne réponse à faire à cette objection : le diable s'est aperçu que le mal consistait dans la désobéissance à Dieu ; et c'est pourquoi il a incité l'homme à désobéir. Imaginons en effet un ennemi qui dissimule sa haine : il a l'intention cachée de plonger dans le malheur celui qu'il déteste, mais il ignore la manière de nuire grâce à laquelle il pourra réaliser son dessein. Il apprend qu'un homme habile dans l'art de la médecine[15] a prescrit à son prochain, à savoir à celui à qui il voulait nuire, le régime qu'il doit suivre pour avoir la santé : soit qu il lui ait fixé le moment qui seul convient pour prendre de la nourriture, soit qu'il lui ait interdit divers aliments, ou bien qu'il lui ait ordonné seulement de s'abstenir d'un aliment déterminé. Et lui, dès qu'il est muni de ces renseignements, se présente chez cet homme en simulant l'amitié ; il accuse le médecin de lui avoir prescrit un régime nuisible, il lui conseille le régime opposé à celui du médecin, il le convainc, et ainsi il lui nuit. Il ne connaissait pas auparavant la manière de nuire, mais c'est, la prescription du médecin qui la lui a apprise. De la même façon, considère avec moi que le diable a d'abord éprouvé de l'envie, puis il s'est trouvé ignorer la manière dont il ferait le mal : il n'y avait pas en effet de mal préexistant dont il pût tirer la science qui lui manquait. Mais il apprit que Dieu avait donné à l'homme un ordre qui lui défendait de prendre sa nourriture d'un certain arbre — sans comprendre, à mon avis, que l'arbre portât la mort ou qu'il ne fut pas bon pour la nourriture de l'homme — , soit parce que l'arbre donnait réellement la mort et que pour cette raison il avait été interdit à l'homme de prendre de ses fruits dont il devait mourir, soit encore que la désobéissance à Dieu ait été pour l'homme une cause de mort, pour avoir fait ce que Dieu avait réprouvé. Il persuada l'homme de transgresser l'ordre de Dieu, sans savoir encore en quoi résidait le mal dans cette action. Puis il s'aperçut que Dieu blâmait l'homme d'avoir désobéi à son ordre et qu'il le dépouillait comme un condamné, et il comprit alors, non du fait de sa nature antérieure, mais par les menaces de Dieu, en quoi le mal consistait.

[15] On retrouve ce thème, nettement développé, chez des auteurs chrétiens de langue arabe comme Théodore Abu Qurrah (IX° siècle) ou Anba Jirji de Mar Semaan (XIII° siècle)

Mais nous ne faisons pas reproche au médecin d'avoir indiqué à notre homme la manière d'avoir la santé, même si son ennemi ignorait jusque-là la façon dont il pourrait lui nuire et si c'est la prescription du médecin qui la lui a apprise. Car cet homme savant ne pouvait pas garder pour lui le renseignement utile qu'il connaissait : l'autre aurait éprouvé par ignorance ce qu'il a éprouvé du fait des conseils de son ennemi, et dès lors la responsabilité du mal subi irait au médecin qui savait qu'il n'avait pas encore l'expérience de la maladie, puisqu'il serait tombé malade faute d'être conseillé ; et quant à son ennemi, ses désirs se seraient réalisés, mais il n'aurait mérité aucun châtiment pour sa haine instinctive, puisqu'il ne l'aurait pas manifestée. De la même façon, tout en affirmant que le diable, ennemi des hommes, n'avait pas encore la connaissance du mal et que c'est l'ordre donné par Dieu qui la lui a procurée, je ne fais pas reproche à Dieu d'avoir fait savoir à l'homme que, s'il goûtait des fruits de l'arbre contre sa volonté, il recevrait en punition la mort. En effet, si Dieu n'avait pas fait connaître à l'avance à l'homme qu'il lui interdisait de goûter aux fruits de l'arbre, l'homme y aurait sûrement goûté par ignorance, et il aurait ainsi trouvé le terme de sa vie : soit qu'il ne pût pas supporter encore les fruits de l'arbre, de même qu'un enfant qui est encore nourri de lait ne peut pas prendre de nourriture solide, soit parce que c'est contre la volonté de Dieu qu'il aurait pris ces fruits. Et ainsi les désirs du Serpent se réalisaient, mais il n'aurait pas paru juste qu'il reçût une punition pour sa haine instinctive contre l'homme, puisqu'il ne se serait permis ouvertement aucune action digne d'un châtiment.

Ainsi j'ai dit que la cause première du mal était l'envie, et que l'envie résultait de ce que Dieu a jugé l'homme digne d'un honneur plus grand. Et le mal consiste dans la désobéissance, du fait que l'homme, en transgressant l'ordre de Dieu, a encouru le châtiment que comportait sa faute. Si bien qu'il arrive souvent qu'une action, encore qu'elle ne soit pas mauvaise en elle-même, se trouve cependant être mauvaise parce que Dieu ne voulait pas qu'elle s'accomplît, et qu'il a indiqué le moment où il convenait de l'accomplir, et uniquement du fait que son auteur, qui était exactement renseigné, a désobéi à Dieu. Il y a eu en effet un temps où Dieu prescrivit au premier peuple d'entrer dans la terre promise, et le peuple n'écouta pas alors la prescription de Dieu, n'acceptant pas de jouir de ce qui lui était promis ; mais plus tard, comme Dieu le retenait au contraire d'y entrer, il se soucia moins de cet empêchement qu'il n'avait fait des autres, car il avait appris à désobéir à Dieu : il entra dans la terre promise contre l'ordre de Dieu, et il reçut le juste châtiment que réclamait sa faute. Ainsi, bien que ces actions ne soient pas mauvaises en elles-mêmes, c'est parce que Dieu ne veut pas qu'elles s'accomplissent que le diable apprend aux hommes à les faire.

D'autre part, il me paraît qu'on est dans le vrai en disant que, dès qu'il fut créé par Dieu, le diable savait qu'il est mal de lui désobéir. Car Dieu ne l'avait pas créé dépourvu d'intelligence, en sorte qu'il n'ignorait pas que ce n'est pas bien de faire quelque chose contre la volonté de Dieu ; et c'est pourquoi je dis que le diable est justement soumis aux tourments, parce que Dieu l'a fait intelligent, et que, sachant qu'il est mal de s'opposer à l'ordre de Dieu, il a osé le faire. Quant au mal, j'entends la désobéissance, ce n'est pas comme une substance préexistante, je l'ai déjà dit, qu'il est venu à la connaissance du diable, mais comme un des accidents de la substance qui résulte de l'usage de la volonté. Voilà pourquoi j'affirme que l'homme reçoit la juste punition de ses actes : car c'est volontairement qu'il se livre à l'enseignement du diable, et il s'écarte de ses leçons de lui-même, quand il le veut. Il a en effet la faculté de vouloir ou de ne pas vouloir, ce qui a pour conséquence le pouvoir de faire ce qu'il veut.

VI. Le diable, créature de Dieu

Premier hétérodoxe : Eh bien, mon ami, puisque tu nies que Dieu soit l'auteur du mal, et que tu déclares que le mal a été créé sous l'action du diable par ceux qui lui obéissent et qui se

sont soumis à sa volonté, — ce pourquoi, dis-tu, ils sont justement punis, parce qu'ils peuvent repousser les suggestions du diable et qu'ils ne veulent pas le faire — , je désire te poser une question sur cet instigateur du mal lui-même, sur le diable : est-ce que Dieu l'a créé tel, ou bien s'est-il tourné de lui-même vers le mal, contrairement à sa nature primitive ?

L'orthodoxe : S'il avait été créé tel par Dieu, il ne devrait pas encourir de punition, puisqu'il resterait fidèle à la nature que Dieu lui aurait donnée : c'est en effet de ceux qui accomplissent quelque action contre la volonté de Dieu que nous disons qu'ils sont condamnés justement, parce qu'ils ne sont pas restés tels que Dieu les voulait ; mais si Dieu en a fait un être bon, et s'il a détourné sa volonté vers le mal en abandonnant le bien, il est juste qu'il reçoive un châtiment pour les actes qu'il a osé commettre. Or le diable n'a pas été créé tel par Dieu : c'est un point que j'ai établi antérieurement, quand j'ai déclaré que c'est l'envie qui était chez lui cause de cette volonté de faire le mal.
Et puisque tu me demandes de reprendre la question, je commence.
J'affirme quant à moi que Dieu, en créant le diable, n'en a pas fait un rebelle par nature, mais une force au service du bien ; et je dis que c'est en concevant de la haine contre l'homme qu'il s'est fait diable par sa propre volonté : c'est lui qui a abandonné l'obéissance à Dieu et qui s'est mis à désobéir et à enseigner le contraire de ce que Dieu veut, en s'écartant du bien et en devenant pour ainsi dire un transfuge de Dieu. J'ai pour parler ainsi le témoignage d'une certaine parole divine, qui l'appelle le serpent fugitif, et qui dit : "*Avec le glaive*", c'est-à-dire par un ordre, "*Dieu a tué Léviathan, le Serpent apostat*" — car il y a en réellement une parole de Dieu qui tuait le diable, c'est à savoir quand Dieu donnait aux hommes terrestres le pouvoir de le fouler aux pieds. En effet, l'Ecriture sainte ne l'appellerait pas apostat, s'il était resté tel que Dieu l'avait créé et s'il n'avait pas abandonné ce qu'il était pour passer à ce qu'il n'était pas : le terme d'apostat indique qu'il n'est plus actuellement ce qu'il était auparavant.
Du même coup il apparaît qu'il n'est pas incréé : s'il était incréé, il n'aurait pas renoncé à sa nature. Mais même si nous accordons que cela soit possible, comme le diable est actuellement un être mauvais, il faut nécessairement déclarer qu'il y a eu un temps où le diable n'était pas mauvais. Et alors il apparaît que le mal n'est pas attaché à sa nature : une même nature persévérant en elle-même ne souffre pas d'être tantôt mauvaise et tantôt bonne.

Premier hétérodoxe : Eh bien, si le diable a été créé, mais non pas créé par Dieu tel qu'il est, et s'il a abandonné de lui-même le bien pour se tourner vers le mal, c'est-à-dire pour passer de l'obéissance à la désobéissance, dis-moi si Dieu ignorait qu'il deviendrait tel, et si c'est la raison pour laquelle il l'a créé, ou bien s'il l'a fait avec la connaissance de ce qui devait arriver. En effet, si Dieu savait à l'avance ce qui arriverait, quelle n'est pas sa responsabilité pour avoir donné l'existence au diable ! S'il ignorait que le diable déserterait la cause du bien, il n'encourt plus de responsabilité, mais le voilà inférieur aux devins des païens.

L'orthodoxe : Dire qu'il y a quelque ignorance en Dieu, cela me paraît absurde, car c'est contraire à la nature divine ; dire d'autre part que Dieu, qui avait la connaissance de l'avenir, est responsable du mal pour avoir créé le diable, j'affirme également que cela est absurde. Mais j'imagine la raison pour laquelle Dieu, qui prévoyait ce qui arriverait, a créé le diable, et je vais la dire tout de suite. Dieu, qui est bon par nature, n'a pas voulu que sa bienfaisance restât cachée et qu'ainsi il demeurât méconnu. C'est pourquoi, tout en prévoyant que le diable ferait défection et qu'il amènerait les hommes à pécher et à enfreindre ses ordres, — ce qui devait justement permettre au libre arbitre de l'homme de se manifester — , Dieu a créé le diable, afin de rendre visible aux hommes l'excès de sa bonté, pour qu'ils soient gratifiés de "la rémission des fautes antérieures" au lieu de conserver en eux à jamais le mal en punition du fait qu'ils lui désobéissaient pour obéir à son esclave et à sa créature. Voilà pourquoi, à

mon avis, Dieu a créé le diable, tout en sachant bien qu'il deviendrait tel : il voulait montrer aux hommes sa bonté, faire connaître à l'homme sa générosité, faire connaître aux hommes l'excellence de sa nature. En effet, sans l'antithèse du mal, nous n'aurions pas su que le bien est bien, puisque nous n'aurions eu connaissance que du bien seul et que nous aurions ignoré en quoi il diffère du mal. En outre, même le libre arbitre aurait été enlevé à l'homme, qui n'aurait su que suivre servilement la loi d'obéissance. La même fin aurait attendu tous les hommes, puisqu'il n'y aurait pas eu de distinction entre les volontés individuelles, et les méchants actuels auraient pu prétendre aux mêmes faveurs que les bons.

Premier hétérodoxe : Eh bien, si c'est pour faire voir la bonté de sa nature et en vue de la rémission des péchés que Dieu, qui savait que le diable deviendrait tel, l'a fait paraître au monde, pourquoi n'a-t-il pas détruit le diable ensuite, dès qu'il se fut montré mauvais et que la bonté divine se fut manifestée aux hommes, pour éviter la mort à un nombre d'hommes plus grand ?

L'orthodoxe : Ce n'est pas qu'il fût impossible à Dieu de détruire le diable, ou que Dieu se réjouisse de la mort des hommes : sa nature, je l'affirme, ne comporte rien de tel. Mais d'abord Dieu n'accomplissait pas un bien grand exploit en détruisant de sa propre main le diable, être chétif qui n'était qu'une créature, et facile à dissoudre et à rendre au néant. En second lieu, la bienfaisance de Dieu serait de la même façon restée inconnue des hommes à venir, s'il s'était hâté de faire périr le diable ; et ne trouvant pas en lui-même de preuve nette du contraire, chaque homme se proclamerait bon, et il se penserait en quelque manière le rival de Dieu, comme ayant un mérite égal au sien.
C'est pourquoi Dieu a laissé subsister le diable, afin que tous les hommes acquièrent la connaissance du bien et que le diable soit vaincu par ceux dont il avait été d'abord vainqueur. C'était là en effet un dessein grand et admirable, que l'homme, enfant de Dieu, triomphât du diable, instruit par Dieu lui-même au combat. Ainsi un gymnaste qui a pris tout le soin possible de ses élèves, et qui leur a appris tous les coups qui doivent leur permettre de renverser ceux qui leur seront opposés, les envoie à la palestre lutter contre des adversaires, et il les exhorte à s'appliquer à vaincre et à chercher de toutes leurs forces le triomphe, il leur prescrit même de risquer jusqu'à leur vie pour peu qu'ils ne puissent pas éviter le péril sans honte ; celui qui s'attache fermement aux prescriptions de son maître et aux leçons qui mènent à la victoire triomphe de son adversaire et, tout joyeux, couronne, il revient vers son maître en lui rapportant comme témoignage de ses efforts sa victoire sur son rival ; mais celui qui, loin de se soucier de la victoire, perd le souvenir de son maître et qui a oublié jusqu'aux coups qu'il doit opposer à celui qui lutte contre lui, celui-là est rapidement renversé par son adversaire, et ainsi défait et bien battu il subit des outrages mérités pour n'avoir pas supporté l'effort de la lutte. De la même façon, j'estime que Dieu qui, par ses commandements, a appris aux hommes, ses enfants, à soutenir un beau combat contre leur adversaire, donne ses louanges à celui qui en sort vainqueur, parce qu'il n'a pas fait bonté à l'enseignement d'un Maître excellent ; mais celui qui ne fait aucun cas des prescriptions divines, quand il en vient aux mains avec le diable, est aussitôt renversé à terre, faute de s'être maintenu dans les dispositions qui mènent à la victoire, et c'est justement qu'un tel homme encourt une punition pour n'avoir pas fait les mêmes efforts que son voisin.
Voilà pourquoi, comme je l'ai dit, le diable est laissé dans le monde comme dans une palestre où il lutte contre les athlètes de Dieu qui triomphent de lui et le renversent à terre, afin que même la gloire de sa victoire antérieure soit détruite maintenant par le moyen de ces mêmes hommes qu'il avait vaincus, et que la beauté de son exploit soit effacée à l'aide d'adversaires que Dieu a proprement instruits à le vaincre. Car le diable est foulé sous nos pieds et il est étendu mort, tué par la foi dans le bien.

VII. De nouveau, la matière

Premier hétérodoxe : Arrêtons ici la discussion sur la question du mal ; mais je désire revenir au problème de la matière, et je te prie de bien vouloir, toi aussi, achever de traiter ce sujet. Quelle est la raison pour laquelle la matière existe actuellement, alors qu elle n existait pas tout d abord ? Je te demande de me l'expliquer clairement. Car si elle ne coexistait pas à Dieu, pourquoi Dieu a-t-il entrepris de donner naissance au monde ?

L'orthodoxe : Rendre compte de la volonté divine est pour l'homme, mon avis, une chose impossible et présomptueuse, quand nous ne sommes même pas en état de révéler les intentions de notre prochain. Mais puisque le Maître de toutes choses a manifesté les effets de son amour pour l'humanité jusqu'à semer pour quelques hommes des signes de sa pensée, je vais t'exposer clairement ce que je crois savoir.

Eh bien donc, je dis que Dieu avait plusieurs sujets de faire œuvre de créateur : d'abord sa science d'artisan habile, qui ne devait pas rester inactive en mettant en échec son pouvoir de réaliser ce qu'il savait faire ; ensuite sa bonté naturelle, qu'il ne convenait pas de laisser sans emploi ; et il y avait encore plusieurs raisons semblables, qui ont fait que Dieu a entrepris de donner naissance au monde. C'est comme si un homme connaît la musique, ou bien la médecine, ou l'art du charpentier : pour autant qu'il ne se met pas à l'ouvrage et qu'il ne témoigne pas de sa science par son œuvre, on pense qu'il possède inutilement son art, puisqu'il ne tire pas profit lui-même de ce qu'il sait et qu'il ne permet pas aux autres de prendre connaissance de sa science par ses réalisations ; et dès lors il se rend semblable à celui qui ne sait rien du tout, du fait que son art n'agit pas : car c'est par l'action que tout art se manifeste et reçoit, comme on dit, la réalisation de son existence. C'est ainsi encore que d'un homme qui est bon, mais qui n'a personne à qui faire du bien, on pense qu'il est bon inutilement : car la bonté est par nature une vertu de relation, et s'il n'existe personne sur qui elle puisse s'exercer, elle n'aura elle-même absolument aucune existence, restant cachée dans l'homme bon et connue de lui seul, du fait que ceux qui auraient besoin de son action font complètement défaut ; mais s'il se rencontre des personnes que l'homme bon puisse obliger, alors la bonté qui est en lui a premièrement l'occasion de se manifester, ensuite il trouve lui-même un emploi heureux de cette nature qu'il a reçue en partage, du fait qu'il y a quelqu'un pour profiter de sa bienfaisance.

De la même manière, il faut considérer que Dieu, qui a la connaissance de tous les arts, aurait semblé, s'il n'avait rien œuvré, posséder inutilement cette science, quand il n'aurait rien existé pour attester au moins la présence d'un artisan habile ; et je dis que c'est pourquoi il a produit une œuvre, parce qu'il voulait manifester son art dans ses réalisations mêmes. Car Dieu ne pouvait se contenter de sa science seule, sans objet sur quoi l'appliquer : cet état d'inaction lui paraissait stérile, ou pour mieux dire paresseux. Puis, une force non agissante ne peut qu'être sans profit pour celui qui la possède, et lui qui était bon, il ne jouissait pas de sa bonté, faute d'avoir sur qui l'exercer. Voilà pourquoi, étant bon, il a fait œuvre de créateur et a donné l'être au néant : il a voulu manifester sa bonté, d'abord par cette création même, car c'est d'une nature éminemment bonne que de procurer l'être à ce qui n'a jamais existé ; puis également par la promesse d'un bien supérieur qu'il a faite à ses créatures, car il ne leur a pas accordé seulement l'existence, mais aussi la jouissance du bien suprême, voulant montrer par là le bien qui était dans sa nature : c'est là encore, en effet, un moyen pour le bien de manifester son existence, que d'avoir qui le désire.

En outre, si Dieu n'avait pas donné naissance au monde, sa qualité de Dieu restait complètement ignorée, puisqu'il n'y aurait eu personne pour en avoir connaissance ; c'est pourquoi, voulant porter sa divinité à la connaissance de témoins et montrer qu'il existe, il a

créé un être dans lequel il pût mettre la notion de son existence, ce qui lui permettait de jouir de cette créature et de sa propre nature divine.
Ainsi je prétends que l'ensemble du système du monde a été créé pour l'homme et en vue de satisfaire à ses besoins, et que l'homme a été créé pour Dieu, afin qu'il glorifiât son Maître et pour que la bonté de Dieu eût des sujets sur lesquels s'exercer. Et je dis que même avant d'avoir réalisé sa création Dieu goûtait la joie de l'œuvre qu'il devait accomplir : car jamais il ne restait inactif, et son intelligence se représentait l'excellence de son art. Ainsi j'estime que jamais sa science ne s'est trouvée sans profit, puisqu'il portait en puissance son œuvre dès le début. Et sa bonté non plus n'était pas stérile antérieurement à la création : il l'exerçait déjà en pensée sur des créatures, avant même que de les faire naître. Mais il ne voulait pas s'en tenir à la seule intention intérieure, sans réaliser en fait son intention : cela lui paraissait une chose imparfaite, et en outre toutes les ressources de son art restaient cachées. Voilà pourquoi, voulant manifester et faire connaître son art, sa nature et sa puissance, il a créé l'homme en lui adjoignant la faculté d'avoir la connaissance du bien divin.

VIII. Péroraison finale

Ainsi donc, homme, ne dis pas que Dieu avait à sa disposition une substance existant par elle-même, et ne cherche pas à le dépouiller de sa toute-puissance. C'est lui-même qui a donné l'être à l'univers, qui n'existait pas antérieurement et qui n'était pas constitué de toute éternité. Pourquoi veux-tu ne faire de Dieu qu'un artisan ? Pourquoi enlèves-tu de ses bienfaits, en prétendant qu'il n'a accordé à la matière que le don de son art, et qu'il ne lui a pas donné également l'état d'existence ? Il n'y avait rien de coéternel à Dieu, et il a créé de lui-même le monde, sans en prendre quelque part la matière. Et il n'a pas, antérieurement à la naissance de l'homme, imité le travail de l'homme actuel : sa nature est supérieure à la nature humaine.
Il n'a pas été l'auteur des formes uniquement, et il n'a pas mêlé la substance de la matière à son essence pour produire la substance du monde : il est lui-même créateur des substances également.

Voilà ce que l'homme doit affirmer, voilà les doctrines dont il doit être l'orateur, voilà
comment il glorifiera Dieu
comme Dieu lui-même
veut être glorifié.
Pour moi, je refuse d'être auditeur
d'enseignements impies.